

Norilsk, la cité



Au-delà du cercle polaire, nos envoyés spéciaux ont abandonné, pour cette ultime étape, les eaux tranquilles du vieux fleuve. Ils découvrent une ville minière, cauchemar surgi de la folie stalinienne.

des survivants

De nos envoyés spéciaux

Parfois, c'est bizarre, on croit perdre la tête. Observer une simple rue, par exemple, vous plonge dans le décor onirique d'une toile de Magritte ou de Chirico. C'est cette même impression qu'on ressent en pénétrant pour la première fois dans Norilsk – l'une des plus grandes villes du monde au nord du cercle polaire. Pas loin, aussi, du dernier cercle de l'enfer.

Ici, à 70 kilomètres des rives de l'Enisseï, au milieu de la steppe du Grand Nord, a surgi une métropole de près de 180 000 âmes – le deuxième « poumon économique » du fleuve, avec Krasnoïarsk, plus au sud. Ici, les habitants allument le chauffage trois cent dix jours par an, et la température peut descendre à - 55 °C pendant les mois d'hiver, quand le soleil ne se lève pas et que s'abat la nuit polaire. Ici, les cheminées d'usines crachent leur poison au cœur de la cité : certains jours, l'air est irrespirable ; les gaz, mêlés à la neige qui tombe, provoquent des « pluies acides », qui obligent à repeindre chaque année les façades d'immeubles. Ici, enfin, plusieurs centaines de milliers de prisonniers ont trimé, de 1935 jusque dans les années 50, pour bâtir l'une des créations les plus achevées du système soviétique. Avant de visiter Norilsk, rappelons de quel « système » il s'agit.

C'est au nom du « système soviétique » que Nikolaï Krilenko, commissaire à la Justice de Lénine, énonce, dès 1918, cet axiome : « L'exécution d'innocents impressionnera plus les masses [que l'exécution des coupables]. » Le même « système » exige, entre 1935 et 1941, 19,8 millions d'arrestations et 7 millions de condamnations à mort. Pour la bonne marche du « système », après l'explosion nucléaire à Tchernobyl, en 1986, le Premier ministre adjoint, Boris Scherbina, interdit discrètement aux médecins de « citer la radiation comme étant une cause de la mort ». Révolté par le « système », le champion olympique d'haltérophilie Iouri Vlasov dénonce, en 1989, devant le Congrès des députés du peuple, « cet immense empire souterrain qu'est le KGB, dont les troupes ont massacré les citoyens les plus valeureux et les plus brillants, à chaque génération, depuis la révolution ». Plus tard, derniers avatars du « système », l'organisation programmera des visites guidées de ses locaux, et imaginera même l'élection d'une « Miss KGB ». C'était il y a deux ans, c'était il y a une éternité, avant l'éclatement du pays, dont le KGB, précisément, devait être le gardien le plus vigilant.

Ce système-là, donc, amène Staline à signer un décret secret, le 23 juin 1935, prévoyant la construction d'une ville – Norilsk – à 360 kilomètres au nord du cercle polaire, afin d'extraire le nickel, le cuivre et le platine dont regorge la région. Surtout pour un usage militaire : le nickel, en particulier, est indispensable pour fabriquer l'acier qui constitue le blindage d'un char. Afin d'évacuer les minerais vers le sud, on décide aussi de bâtir un port au bord de l'Enisseï : Doudinka. Les deux villes seront reliées par une ligne de chemin de fer, à poser au milieu de la toundra.

Une semaine après la signature du décret, 2 000 prisonniers-bâisseurs sont à pied d'œuvre... Rejoints, plus tard, par de nombreux géologues et cartographes, dont les travaux ont permis de localiser les richesses du sous-sol, et qui seront emprisonnés à leur tour. On ignore le nombre exact de déportés envoyés sur le chantier de cette ville, dont le centre, selon les vœux du dictateur, devait rappeler la beauté de Leningrad... Parmi eux, de nombreux étrangers – entre autres, Jacques Rossi, un Français, qui rédigera par la suite un remarquable « Manuel du goulag », inédit en France.

DES GRÉVISTES « AGRÉÉS »

A cette latitude, Norilsk est un endroit surréaliste. Comme pour le prouver, lors de notre arrivée dans l'avenue Lénine, ornée de calicots, des haut-parleurs crachaient un air de Maurice Chevalier qui nous alla droit au cœur : « Rendez-vous à Paris »... La municipalité fêtait, à sa manière, les 40 ans de la cité. 40 ans ? Sa naissance remonterait alors à la mort de Staline, en 1953 ? Avant d'être reçus par le maire, afin qu'il nous éclaire sur ce prodige, nous avons patienté dans le bureau de sa secrétaire, redoutable d'efficacité. A un mystérieux gréviste de la faim qui lui téléphonait, elle expliqua froidement qu'il devait faire agréer son action auprès des autorités compétentes : « Sinon, vous ne serez pas officiellement gréviste de la faim. » Voilà, c'était à nous.

Vassili Tkatchiev, le maire, s'est voulu didactique : « Pourquoi 40 ans ? Mais Norilsk n'existait pas du vivant de Staline ; c'était un camp de travail, pas une ville ! » Effectivement, hormis un article paru par erreur dans la « Pravda », le 4 juillet 1943, il n'y a aucune preuve officielle de l'existence antérieure de Norilsk (je songeai au gréviste de la faim de tout à l'heure – « non officiel » mais bien réel, lui aussi).

■■■

Norilsk.

Ici, les cheminées d'usines crachent leur poison dans la cité elle-même.

Devant l'entrée de la mine Octobre.

La privatisation du combinat minier pourrait-elle vraiment changer quelque chose ?

A. LELUC



« Avant septembre 1991, ajouta Tkatchiev, il fallait obtenir un laissez-passer pour entrer ici. Puis l'ex-Soviet suprême de l'ex-URSS a ouvert la ville. Mais nous allons la fermer à nouveau, dès que possible : trop de gens viennent chez nous sans certificat médical et ils tombent malades. Le climat est trop rude. »

Ces explications, pour tout dire, ne recouvrent qu'une partie de la vérité. Norilsk est une privilégiée qui entend le rester : on peut y gagner énormément d'argent en peu de temps, grâce aux primes généreuses. L'ennui, c'est que l'hyperinflation pousse les plus fortunés à dépenser tous leurs roubles, dont la valeur baisse sans arrêt. Or il n'y a pas grand-chose à acheter à Norilsk, confrontée, par conséquent, à un phénomène paradoxal :

toute « protégée » qu'elle est, l'agglomération connaît un début d'exode...

Aux habitants qui restent, les revendeurs d'alcool, de drogue et d'autres paradis artificiels proposent désormais de quoi échapper, un peu, à l'enfer du quotidien. Pendant l'hiver, le dessoûloir municipal ne désemplit pas : on y recueille les ivrognes tombés dans le coma, afin qu'ils ne meurent pas de froid sur le trottoir. Les plus jeunes ont parfois recours au haschisch, mais les mystiques peuvent aussi se rendre aux conférences d'un illuminé, venu enseigner la parole du dieu Krishna. L'exode, la pauvreté croissante, l'alcool, la perte des valeurs... Ce doit être ça, la décadence.

Parmi les patrons d'entreprises privées, quelques-uns pensent avoir trouvé une parade aux ravages de la vodka : ils mettent à la porte le buveur, sauf s'il accepte

Le dessoûloir municipal.

Durant l'hiver, il ne désemplit pas, surtout depuis que la région attire les revendeurs d'alcool.



de suivre un traitement radical : on lui injecte alors un mystérieux liquide, qui entraîne la mort, dit-on, si d'aventure le « patient » touche à nouveau à l'alcool. S'agit-il d'une menace réelle, ou d'une simple pression psychologique, à l'aide d'un placebo ? Personne n'a pu nous le dire...

Ces méthodes n'ont pas encore été adoptées, Dieu merci, à l'usine sidérurgique Espoir (Nadiejda), un immense dinosaure industriel qui dépend de l'omniprésent combinat minier. Décor idéal pour une suite de « Metropolis », l'installation est techniquement au point, paraît-il, mais elle manque sérieusement d'entretien – y a-t-il une conduite qui ne fuit pas ? Les conditions de travail laissent pantois : pour se protéger du soufre qui flotte dans l'air, l'ouvrier doit sucer un bout de tuyau au bout duquel une boîte en métal renferme du charbon actif. « Le problème n° 1, pour Alexandre Riumine, le directeur, c'est l'alcool et le manque de discipline. Car, chez nous, on boit non pas pour son plaisir, mais pour s'abrutir. Il y a dix ans, un ouvrier alcoolique était licencié. Mais nous manquons de personnel, maintenant. Alors, comment faire ? La démocratie est une idée neuve, et les paresseux interprètent à leur manière la notion de liberté. » La privatisation du combinat minier, dont dépend l'usine, changerait-elle quelque chose ? « Pas avant longtemps. Vous ne pouvez pas savoir combien il est difficile pour nous de nous mettre à la place d'un possédant ! Autrefois, nous étions des prolétaires enchaînés ; désormais, nous sommes propriétaires des chaînes qui nous retenaient... »

UN SINGE ALCOOLIQUE

Le temps presse, pourtant, car la principale production de Norilsk a perdu de sa valeur : avec la fin de la guerre froide, l'industrie d'armement n'a plus les mêmes besoins en nickel qu'autrefois. A l'étranger, le cours du minerai a baissé de moitié, depuis trois ans, quand les usines soviétiques ont vendu tous leurs stocks sur le marché mondial – par l'intermédiaire de « commerçants louches », comme on dit ici.

Aujourd'hui, ceux de Norilsk ont peur que leur ville ne devienne un musée. Et si c'était déjà le cas ? Les étudiants de l'école supérieure des mines, quand ils veulent gagner plus d'argent, partent acheter à Moscou des produits occidentaux, qu'ils revendent fort cher, à leur retour, au marché privé, surnommé « le Champ des Merveilles ». Ce tour de passe-passe vaut bien toutes les descentes dans les puits...

Avec le manque de discipline est venu aussi le goût du repos. La maison de convalescence des mineurs est dirigée par le Dr Arcadi Galperine : « Depuis dix-huit ans que j'habite là, je vois bien

les effets de la pollution sur mon organisme. Et sur celui de mes enfants, aussi. » Dans un décor qui se voudrait tropical – palmiers, perroquets, cygnes, canards – son établissement accueille les ouvriers mal en point (ou menacés de le devenir), afin qu'ils puissent se reposer. Mais les hommes, ça s'ennuie. « Alors, ils vont en ville acheter de la vodka, explique le Dr Galperine. Autrefois, nous avions un singe. Mais mes pension-

Transports à Norilsk.
Partout, la réalité dément les rêves de grandeur d'une ville en principe exemplaire.



naires lui ont tellement donné à boire qu'il est devenu alcoolique. Le pauvre, il puait. Dès 4 heures du matin, il nous réveillait, en tapant sa gamelle sur les barreaux de sa cage : il réclamait sa rasade. J'ai dû le faire piquer. Maintenant, il y a trois ours dans la cour d'entrée. » Renseignément pris, ces derniers sont en bonne santé.

Toute la tragique ironie de Norilsk

■■■

A l'usine sidérurgique Espoir. Des conditions de travail qui laissent pantois.



Avec sa petite-fille, Galina Skopiuk, déportée au goulag de 1945 à 1957.

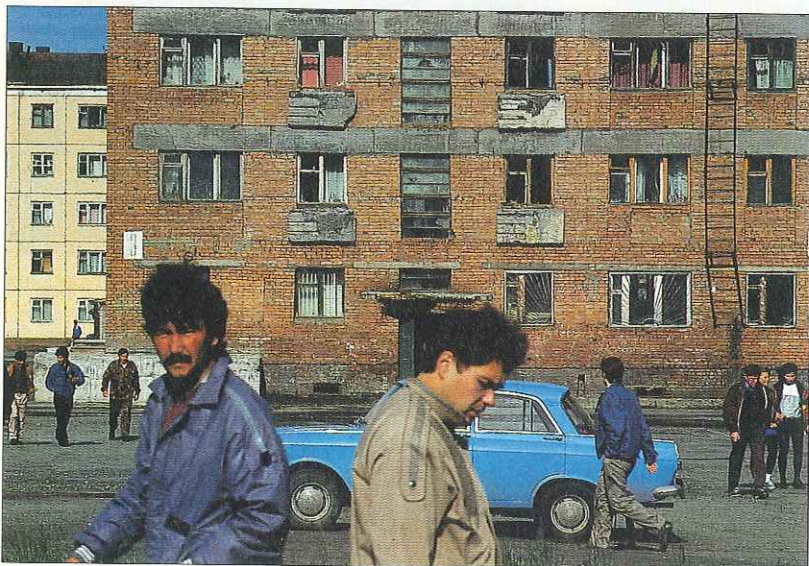
Pendant quarante ans, elle sera considérée comme une citoyenne de deuxième catégorie.

■■■

tient dans ces anecdotes : partout, la réalité dément les rêves de grandeur d'une ville en principe exemplaire. Oui, les usines sont là, mais les flaques multicolores dans la toundra en disent long sur la variété des toxiques qu'elles déversent – et il suffit d'ouvrir un robinet d'eau pour que toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'écoulent dans l'évier. Oui, on construit encore de nouveaux bâtiments, mais au prix de quels efforts, car un immeuble de deux étages exige des fondations creusées jusqu'à 40 mètres sous le sol, gelé en permanence... Oui, quelques arbres ont poussé le long des rues, mais seulement celles où sont enfouies sous terre des canalisations d'eau chaude... Oui, dans le cadre luxueux du café « Tèt a tèt » (*sic*), les clients pourront boire du vin français : le seau à champagne accueille la bouteille en plastique de Castelvain, une piquette bien de chez nous. Bref, on joue à la grande ville. Sûr que c'est une ville, dit l'enfant à son pâté de sable...

Dans une rue de Norilsk.

« Nous allons à nouveau fermer la ville, explique le maire. Trop de gens viennent chez nous sans certificat médical et tombent malades. »



Dans ce décor de mauvais rêve se débattent des survivants – au climat, au travail, au goulag. Les autres, les morts par milliers, sont enterrés sous la montagne Schmittikha, à deux pas du centre-ville. Impossible de les oublier : chaque année, avec le dégel du printemps, la terre noire vomit leurs ossements. Combien furent tués ? A la différence des camps nazis, les goulags étaient des camps de travail, et non d'extermination : à Norilsk, par exemple, le Plan interdisait d'exécuter plus de 0,8 % de la main-d'œuvre en un an... Mais beaucoup, beaucoup sont morts à la tâche.

Les chimères de Norilsk ont déjà trop duré. Les immeubles hâtivement construits à la fin des années 70 s'enfoncent obstinément dans la terre. De toutes parts, la nature se venge.

LES LARMES DE GALINA

Cela ne peut déplaire à Galina Skopiuk, ancienne prisonnière du goulag, qui a personnellement mesuré l'hypocrisie officielle : « Je n'ai jamais parlé de mon histoire, dit-elle d'une voix douce. C'était interdit. Pendant quarante ans, nous étions les ennemis du peuple, des citoyens de deuxième catégorie. On nous a détestés. » Les larmes lui montent aux yeux : « Il y a si peu de temps que l'on peut vivre normalement... Jusqu'en 1992, mon carnet de travail, celui qui suit un ouvrier toute sa vie, indiquait mon statut d'ancienne déportée. »

C'est encore le cas de plusieurs centaines de milliers d'anciens proscrits, en ex-URSS, qui attendent toujours leur réhabilitation. Pour avoir été l'une des meneuses de la révolte des camps, qui suivit de peu la mort de Staline, Galina – arrêtée en 1945, à l'âge de 17 ans – ne fut libérée qu'en 1957.

Peu après, elle s'est mariée, et le couple a eu une fille : « C'est pour mon enfant que je reste ici. L'ennui, c'est qu'elle a épousé un ancien membre du Parti. Avec lui, je n'ai jamais osé parler de mon passé. Il est toujours communiste, vous comprenez : je l'ai vu punir sa propre fille parce qu'elle portait une croix autour du cou ; nous l'avions fait baptiser en cachette ! »

Dans les rues de Norilsk, Galina montre du doigt certaines bâtisses – celles qu'elle a construites avec d'autres prisonniers. « Un jour, dans un magasin, j'ai reconnu l'une de mes gardiennes. Une femme méchante, qui nous battait. Que pouvais-je lui dire ? Je n'ai pas le droit de juger ces gens-là. Et puis, je n'en ai pas envie. La plupart des surveillants n'étaient pas coupables. Ils faisaient leur travail. C'était ça, le "système soviétique". Et le système, c'est fini. »

Marc Epstein ■

Avec Alla Chevelkina.

Reportage photo : Jean-Paul Guilloteau.